



La photographie traditionnelle de la promotion 1922 sur les marches de l'École.
Alfred LANDUCCI est au fond, au milieu.

A la mémoire d'Alfred LANDUCCI

Le décès subit du Président Alfred LANDUCCI a frappé de stupeur sa famille, ses proches, ses innombrables amis et tous ses collaborateurs. Alfred LANDUCCI s'est éteint le 26 janvier 1962, dans la soirée. Il avait, une semaine auparavant, subi une intervention chirurgicale et avec son courage habituel, il s'était déjà remis au travail. La mort l'a saisi alors qu'il était sur la voie de la guérison.

Les obsèques ont été célébrées à Notre-Dame-des-Champs, le mercredi 31 janvier. En présence d'une foule immense. Les ENSCP, pour leur part, sont venus très nombreux rendre un dernier hommage à l'un de leurs camarades les plus prestigieux, qui a fait énormément pour tous, et pour beaucoup en particulier. Le recueillement extraordinaire de l'assistance montrait que tous ses amis savaient quel ami ils perdaient.

En publiant l'éloge funèbre prononcé par le R. P. de la Croix et l'allocution de M. L. Vacher, nous voulons associer tous les ENSCP à ces obsèques dont nous sommes revenus bouleversés. Avec des photographies et quelques citations, nous voulons montrer l'homme qu'a été le Président LANDUCCI. Nous demandons à tous nos camarades de lire pieusement les pages qui suivent et de garder toujours le souvenir d'un camarade à qui ils doivent, pour la plupart, d'être ce qu'ils sont.

ALLOCUTION

prononcée par le R. P. PAUL MARIE DE LA CROIX

Ce que chacun éprouve aujourd'hui dans son cœur, il faut qu'une voix le traduise au nom de tous.

Et d'abord notre douloureuse stupeur. Comment un homme qu'habitait une telle vie, un tel dynamisme, un homme d'un optimisme si conquérant, et dont le visage s'illuminait d'un tel sourire d'intelligence, de confiance et d'amitié, comment un homme doué d'une telle « présence », peut-il n'être plus parmi nous ?

Aussi, pour ceux qui l'ont connu, cette disparition s'accompagne-t-elle d'un sentiment de frustration. Un homme comme lui n'aurait pas dû nous être retiré. Nous en avons besoin.

N'était-il pas un chef ? Un chef dont l'intelligence embrassait sans peine les grands ensembles, un chef capable de considérer, de penser et de préparer l'avenir, un chef qui voyait loin, qui prévoyait, décidait, et entraînait.

Et ce qui est plus rare encore : un chef auquel jamais la considération des problèmes et des progrès techniques, ou de la marche d'un vaste complexe industriel, n'ôta le sens social. Il avait le sens profond de la formation des hommes, comme il avait aussi le sens aigu de leur existence difficile et douloureuse.

Cela, chacun le savait, le sentait. Chacun savait que pour lui cette vaste « Société » de di-



Huit ans plus tard, 1930. Les cadres de la maison PATHE photographiés sur le perron de la Direction. Notre camarade est au fond, légèrement à droite, souriant.

mensions mondiales qui, en notre pays, recevait de lui son impulsion, demeurait composée d'hommes, et que chacun de ces hommes il les connaissait; il les aimait et qu'innombrables sont ceux auxquels il sut rendre service, simplement, humainement, amicalement, fraternellement.

Craint, respecté, admiré, pour ses qualités humaines, il aurait pu l'être comme beaucoup d'autres et, certes, il le fût. Mais il fût quelque chose de plus, et de bien plus rare et d'infiniment plus précieux : il fût aimé.

Aussi, tous sont dans la peine ; une peine qui, en un temps où beaucoup d'hommes poursuivent des buts personnels et égoïstes, est profonde, en voyant disparaître une personnalité clairvoyante et désintéressée, d'une simplicité si rayonnante, un esprit si largement ouvert à tous les problèmes d'aujourd'hui et de demain.

Il aurait pu faire encore tant de bien, être longtemps encore chez nous un rassembleur des esprits et des cœurs, et par delà nos frontières, un si utile et si précieux serviteur de la France. Pourquoi, oui, pourquoi nous a-t-il été si brusquement, si prématurément arraché ?

* * *

Ces sentiments sont dans vos cœurs, je le sais, et pour les traduire, il m'a suffi de laisser parler le mien. Mais est-ce simplement pour traduire vos sentiments que je suis ici et n'ai-je pas à parler au nom de Dieu, en même temps qu'au nom des hommes ?

Si donc nous tournant vers Dieu, nous Lui demandons pourquoi Il nous l'a repris, que nous dira-t-Il ?

Oh, certes, Il ne nous demandera pas de trouver aimable une telle mort. Lui qui a tout fait pour la vie, Lui qui n'est pas le Dieu des morts mais des vivants. Il ne nous demandera même pas de nous résigner. Ce qu'Il nous demandera, c'est d'entrer plus avant dans le mystère de la mort et de la vie intimement mêlées, dans ce mystère dont nous ne voyons, pour ainsi dire, que l'envers, que l'aspect transitoire et les obscures préparations.

Il nous demandera de croire que la vie — oui, la vie de ceux que nous appelons des morts, des défunts — cette vie ne leur est pas retirée, mais qu'elle a seulement été changée pour une autre, meilleure, « vita mutatur, non tollitur ».

Et en même temps, Il nous demandera de croire à une Réalité plus durable que leur existence terrestre, Réalité que la mort laisse intacte, Réalité qui est cela même qu'ils ont façonné, avec leurs mains, leur esprit, et leur cœur.

Il nous demandera de croire qu'en dépit des apparences, et au sein même de notre douleur, cette mort vient à son heure avec sa fécondité mystérieuse et particulière, non seulement pour la destinée surnaturelle de celui que nous pleurons, mais aussi pour les progrès de notre humanité, progrès auxquels il a consacré ses forces.

Il nous demandera de croire que l'essentiel de la vie n'est pas touché, et que sa tâche se poursuit par delà la mort. Il nous demandera, enfin, de croire que ce qui nous apparaît soudain comme du passé, s'inscrit dans un présent qui ne passera plus, et que cette absence est en réalité une autre forme de présence, plus proche, plus durable, plus féconde que celle à laquelle nous étions accoutumés.

En effet, si grande que soit sa peine humaine, son chagrin, un chrétien a moins besoin de « consolation » que de « foi », pour « croire » et pour « voir » ce qui EST.

Pour croire que rien de ce qui a été fait, qu'aucun de nos efforts, qu'aucun de nos actes d'intelligence, de bonté, d'amour, n'est perdu. Pour croire que, même disparus, nous ne cessons pas d'être présents à ceux que nous avons aimés, et à tous nos frères les hommes.

Oh, certes, devant un tel vide, devant une perte si brutale et si lourde, il nous est permis de souffrir, et de pleurer avec ceux qui lui étaient particulièrement chers, avec les membres de cette famille si unie, au sein de laquelle il aimait tant à se retrouver ? Mais, avec eux aussi, nous devons prier pour lui. Nous sommes tous des hommes, c'est-à-dire des pécheurs et nous avons besoin tous de la divine miséricorde, du pardon divin tombant sur nos faiblesses. « Si vous regardez nos fautes, Seigneur, qui subsistera ? ».

Et pourtant, en un jour comme celui-ci, ce qui doit dominer, c'est l'espérance et la confiance, car celui qui nous a quittés ne cesse de prodiguer à tous son dévouement et sa bonté.

« Lux perpetua luceat eis ». Que lumière éternelle les éclaire. Cette parole, que l'Eglise met aujourd'hui sur nos lèvres, oserai-je dire qu'en s'appliquant à lui, elle m'apparaît gonflée de je ne sais quelle invincible espérance.



Chef d'entreprise, Alfred LANDUCCI avait à cœur de récompenser le personnel de Kodak-Pathé pour les « bonnes suggestions ».

Il n'est pas possible, en effet, qu'à un être aussi sensible à la beauté de la création et de tout ce qui sortit des mains de Dieu, à un être pour lequel la lumière fût une joie si profonde, qu'il voulut en multiplier et en magnifier pour ses semblables l'enchantement visible, à un être qui mit sa joie à faire briller dans les yeux de ceux qu'il obligeait et qu'il aimait, la pure lumière de l'amitié, de la reconnaissance et de l'amour — Dieu n'offre pas cette indéfectible, cette inaltérable lumière, qui jamais ne s'éteindra, parce qu'elle

est sa Vie même, cette Vie qui sera sa récompense et en laquelle nous le retrouverons. Non, il n'est pas possible qu'après lui avoir appris à voir, Dieu ne lui donne pas la joie de Le voir. « Seigneur faites que je voie », « Seigneur faites que je Vous voie ». Que telle soit en chacun de nos cœurs notre prière pour lui et notre espérance.

Amen !

ALLOCUTION

prononcée par M. L. VACHER

Ma Chère Renée,
Mon Cher Jean-Marc,
Ma Chère Antonia, *
Mesdames,
Messieurs,
Mes Amis,

Vous me pardonnerez de ne point saluer, comme il le faudrait, les personnalités qui sont parmi nous aujourd'hui.

Il me semble que tous viennent moins en personnages officiels saluer un grand patron et un grand Président, mort d'avoir trop voulu prendre sa part du fardeau commun, qu'en amis et en hommes de cœur, pour pleurer avec nous celui que beaucoup appelaient, et avec quelle affection, Landuc.

Car s'il est vrai que ma tâche aujourd'hui voudrait que j'évoque ce que fut la carrière du Président Landucci, je crois répondre à votre vœu et, surtout, apporter ce qu'il faut de lui aux jeunes d'aujourd'hui et de demain dont il eut l'essentiel souci, en disant ce que fut l'homme.

Le sens du bien commun lui fut donné dès son enfance par la race modeste et dure au sein de laquelle il était né, à Sartène, dans les montagnes du sud de la Corse. Pour le servir, il y prit l'instinct du travail en groupe, de l'équipe qui ne peut vivre que dans l'amitié de chacun pour tous et dans l'humilité de chacun.

* Epouse, fils et sœur de Monsieur LANDUCCI.

Et cet instinct, il le nourrit par le génie d'un cœur qui sut réunir les hommes, joyeusement, pour une tâche commune.

Bien de la race. Bien de la patrie que lui enseignèrent ses premiers maîtres au Prytanée Militaire de La Flèche et une guerre qu'il fit héroïquement. Bien du peuple qu'il apprit en pratiquant les pauvres métiers qui lui permirent de subvenir à ses besoins tandis qu'il finissait ses études.

L'École Nationale Supérieure de Chimie de Paris, les Facultés de Droit et des Lettres, ce fut sa vie universitaire, et de nouvelles amitiés dont il garda le goût. Là se constitua le principe de l'effort qu'il devait faire plus tard pour rapprocher notre monde industriel de l'Université et de ses chercheurs.

Il entra chez KODAK en 1923. L'édification de notre Maison allait devenir alors l'œuvre de sa vie.

Jeune ingénieur, il brille dès l'abord par ses dons : son dynamisme, son intelligence et ses qualités d'inventeur. Très vite, il monte dans la hiérarchie : Chef de Département, Directeur de l'Usine de Vincennes, Président-Directeur Général en 1946 ! vous savez ce qu'un tel chemin implique de continuité dans l'effort, d'intelligence et de modération dans le jugement. Mais Landucci croissait d'un mouvement naturel, porté par une extraordinaire générosité de cœur et d'esprit, qui

lui fit prendre, dans l'acquiescement de tous, le premier rôle.

La présence parmi nous du plus haut responsable de notre Société mère l'Eastman Kodak Co, le Dr. Chapman, de ses pairs, les dirigeants des autres Sociétés Kodak, Kodak Ltd, Kodak A.G., Tennessee Eastman, les messages arrivés depuis trois jours des quatre coins du monde, disent aussi que c'est au travers de la communauté internationale que constitue notre Société que la vie de Landucci prit une signification à sa mesure.

La puissance de son intelligence, de sa chaleur humaine, avait fait de lui, pour notre Direction Générale, le meilleur des conseillers et des amis. Notre chagrin est leur chagrin à tous.

Qu'il me soit permis d'insister un instant sur les heures de 1950 où il décida de distinguer les deux fonctions de Président et de Directeur Général de notre Société, de me confier l'une pour se consacrer tout entier à l'autre.

Trente ans durant, la vie de Landucci avait été, certes, au premier chef, sa famille. Mais aussi cette famille qui était la nôtre à l'Usine et au Siège.

Il en connaissait encore presque tous les membres par leurs noms. Pas un détail, par une joie, pas une misère, eussent-ils été ceux du plus modeste de ses collaborateurs, dont il n'ait pris sa part, auxquels il n'ait participé. Pas un atelier, pas une machine, pas un laboratoire, qu'il ne connût parfaitement.

Ces mille liens, tissés si longtemps, et qui faisaient comme la trame de son cœur et de sa pensée, il allait délibérément y renoncer en partie, pour s'attaquer à une tâche plus vaste.

Il pensa alors que la puissance acquise par notre Société se devait d'être mise par lui au service de notre communauté : communauté de l'industrie, des affaires, de l'enseignement et, enfin, au service de la France elle-même.



← **En conversation avec
le Président Directeur Général
de Kodak-U.S.A.**

**Au milieu du
personnel d'un service de
fabrication.**

Les thèmes qui furent alors ceux de son travail, qui ne les connaît ?

— la recherche et l'enseignement, qui le renvoyaient l'un et l'autre aux heures de son adolescence où, jeune chercheur, il avait à la fois pris le goût de l'idée neuve, des cœurs et des intelligences neufs,

— l'établissement de rapports plus confiants et plus efficaces entre l'Université, l'Administration et notre monde industriel,

— la recherche d'un équilibre acceptable entre la nécessaire ordonnance des efforts de chacun au bien commun et la liberté d'initiative pour tous,

— l'inquiétude de l'Europe et de son édification,

— l'inquiétude, surtout, des valeurs dont il fallait que ce continent ne cesse de porter témoignage pour le monde dans la vie de chacun de ses enfants, dans la vie de ses entreprises, de ses fédérations industrielles, de ses communautés nationales.

Les présidences s'accumulèrent, non qu'il les recherchât, mais parce que ses pairs trouvaient en lui l'arbitre naturel. Pourquoi les énumérer ?

Qui ne sait ce qu'il fit

— pour la profession en créant le Centre International de la Photographie, en lui donnant mission de coordonner et de développer toutes les activités de cette grande industrie,

— pour le pays, au Conseil Supérieur de la Recherche, au Plan, au sein de notre Fédération de l'Industrie Chimique, au Conseil National du Patronat Français, à son Centre d'Etudes de Jouyen-Josas, au Groupe Prospective, au Comité Européen pour le Progrès Economique et Social, par exemple...

Messieurs, je vous l'ai dit, tout ceci est l'histoire des faits d'une vie. Mais, quelque exemplaires qu'ils soient, les faits mentent. Pour moi, l'histoire de Landucci se réduit au déploiement d'une charité, celle du cœur comme de l'esprit. Pourquoi ne pas employer ce mot, auquel le chrétien qu'il



était se référer explicitement si souvent, et pour-quoi ne pas reconnaître que cette charité avait elle-même un fondement : le don de l'amour, que Landucci, plus qu'aucun homme que j'aie connu, avait.

Car, tu vois, mon vieux Landuc, ce que tous, grands ou petits, garderont de toi, il me semble que c'est cela avant tout. Quand le dernier journal aura publié un bref et dernier communiqué, quand nous serons tous repris par les tâches quotidiennes et quand, souvent ou parfois, ton visage passera devant les yeux de ceux qui sauront se souvenir, ce qu'ils t'entendront redire, c'est ce que tu n'exprimais jamais, mais signifiais sans cesse : « Sachez vous comprendre et, pour cela, sachez vous aimer ». Qui, parmi nous, et moi-même singulièrement, ne se souviendra de ces arbitrages constants qu'exige le travail d'hommes au service d'une même œuvre ? Qui ne se souviendra plus encore des réussites, grandes ou petites, des joies, auxquelles chacun en particulier et tous ensemble, dans leur vie personnelle comme dans leur vie d'équipe, t'ont vu prendre part comme si

chacune d'elles était tienne ? Tu as su donner, mais tu as su aussi recevoir et, en sachant recevoir, tu donnais mieux encore, comme si tu enrichissais chacun de ce dont, par tous, dans l'amour, tu t'étais enrichi. Ce prodigieux pouvoir d'accueil de l'autre qui fut le tien, c'est sans doute cela la leçon essentielle que tu nous laisses et que tu avais su prendre à ce Maître que tu avais choisi et vers lequel tu t'en es maintenant allé.

Mon dernier mot, mon vieux Frère, sera pour ta famille. Les tiens d'abord, ton fils, ta femme, ta sœur. La constance de leur affection et de leur dévouement ont été le sol ferme sur lequel, toute la vie, tu t'es appuyé pour bâtir.

Mais pour nous tous aussi, de Kodak-Pathé et d'ailleurs. Nous tous qui avons appris par toi à voir au-delà de notre activité quotidienne, du plus grand au plus petit, les valeurs qu'il nous fallait servir. C'est en pensant à toi, et toujours guidés par toi, que nous continuerons de les servir. Adieu, vieux frère aimé.

L'ASSOCIATION fera célébrer une Messe à l'intention d'Alfred LANDUCCI le **Samedi 7 Avril 1962** à **9 h. 30** en l'**Eglise Notre-Dame des Champs**.

Le Président JACQUEAU et le Comité de l'Association prient tous les E.N.S.C.P. de bien vouloir assister à cette Messe en souvenir de leur Ancien Camarade.

19.2.62

Ce n'est pas la dernière fois que je m'adresse à vous, mon cher Ami, car je continuerai à évoquer votre souvenir, à vous questionner, avec mes camarades, pour savoir ce que votre esprit et votre cœur nous auraient conseillé de faire devant telle alternative, tel ou tel problème à résoudre.

Brutalement, nous avons été privés de votre présence physique. Mais tout ce que vous avez été, moralement, intellectuellement et humainement, tout ce qui est votre œuvre, ne meurt pas et subsiste.

Votre rayonnement nourri de toutes vos qualités reste intact et nous continuerons à y puiser des règles de vie et des exemples.

Nous connaissons tous votre dévouement à toutes les causes, grandes ou petites, collectives ou individuelles et nous vous imiterons, en considérant que notre devoir n'est pas rempli quand il s'est borné à assumer une tâche quotidienne et personnelle.

Nous n'oublierons pas que votre jugement, votre bon sens, ont servi vos vues larges, plongeant dans l'avenir et vous ont permis de réaliser ce qui pour beaucoup ne reste que discours et spéculations intellectuelles.

Nous nous rappellerons que vous preniez aussi la peine d'entrer dans le détail, quand cela s'imposait, pour connaître le fond d'un problème, afin de choisir une solution en toute connaissance de cause, ou bien pour mieux répondre à celui qui faisait appel à vous et lui venir en aide du mieux que vous pouviez.

La générosité, sous toutes ses formes, était la marque de votre cœur, de votre bon cœur.

Votre conscience toujours irréprochable, la simplicité que vous avez mise dans votre vie et en toutes choses sont des exemples. Elles donnaient aux sentiments qui vous animaient un dépouillement qui provoquait la confiance de ceux qui vous approchaient et que vous entraîniez avec vous.

Vous restez parmi nous. Vous êtes un guide que nous retrouverons toujours lorsque nous chercherons à comprendre pour aimer.

Henri JACQUEAU



Alfred LANDUCCI, le peintre. La peinture était le violon d'Ingres de notre Camarade. Le bois de Vincennes, ici, sert de cadre.

Un jour arrive, comme il est arrivé pour moi, où on découvre qu'au poste de responsabilité où le sort vous placera un jour, toutes ces armes qu'on a préparées pendant de nombreuses années, n'ont de valeur que si on les rend vivantes en les cadrant dans un concept humain. Vous vous heurterez constamment non plus aux choses mais à l'Homme. Et on s'aperçoit qu'il faut retourner aux lectures de notre jeunesse, à cette vieille philosophie, que nous n'avions pas comprise alors, à cette histoire des peuples qui apparaît sous un jour nouveau et même à l'art qui peut embellir les choses les plus ordinaires.

On sort de l'école avec une certaine rigidité qu'il faut garder pour éviter le spectre de l'erreur. Mais il faut aussi savoir que dans la vie on rencontre trois sortes de choses :

Les choses qu'on mesure et où la rigidité scientifique est de rigueur.

Les choses qu'on estime en attendant d'avoir l'instrument pour les mesurer.

Et les choses qu'on sent et où rien n'est sûr.

Or ce dernier groupe de choses prendra de plus en plus d'importance quand vous gravirez l'échelle des responsabilités, et lorsqu'on les rencontre il ne faut plus seulement utiliser son cerveau, mais son intuition et surtout son cœur.

Un ouvrier ne peut être, sinon heureux, du moins satisfait, tant qu'il se sent environné par un certain nombre de peurs qui occupent constamment son esprit. Peur de ne pas avoir assez de gain pour élever sa famille, peur de perdre sa situation, peur de la maladie, de la maternité, de la vieillesse.

Il faut de toute nécessité résoudre d'abord ces problèmes avant de pouvoir établir un contact humain. Car les peurs dont j'ai parlé plus haut agissent comme un écran absolument imperméable. L'ouvrier vous écoutera poliment quand vous lui parlerez de productivité, de rendement, etc... mais sa tête et son cœur seront ailleurs.

Répétez-vous souvent que l'exemple est contagieux et que lorsqu'on distribue soi-même la confiance au compte-gouttes, il ne faut pas s'attendre à recevoir le dévouement à plein jet. Que quand on soupçonne constamment, on tue l'honnêteté.